

Gregory Monro

PIONNIÈRES

Héroïnes

du Far West



ARTHAUD

L'épopée du Far West demeure, dans l'imaginaire collectif, une aventure d'hommes : la figure la plus emblématique de la conquête de l'Ouest est avant tout celle du cow-boy et du hors-la-loi, évoluant dans un monde de violence et de sauvagerie où se multiplient les conflits entre pionniers et Indiens. Pourtant, pareille aventure n'aurait été possible sans l'action des femmes : mères au foyer, prostituées, suffragettes ou encore fermières ont contribué à la construction d'un pays immense. Souvent arrivées à la suite de leur père et de leur mari, parfois veuves ou orphelines, elles ont pour certaines trouvé le chemin de la gloire, réussi à faire valoir leurs idéaux et à s'imposer face au pouvoir masculin. Pour d'autres, les chemins empruntés les ont menées à la disgrâce et à l'oubli. Qu'elles soient aussi célèbres que Calamity Jane et Pearl Hart ou totalement inconnues, venues en quête de liberté ou sous la contrainte, toutes ces héroïnes ont œuvré avec courage à la création d'un monde nouveau.

À travers les écrits de nombreuses pionnières, Gregory Monro met en lumière, dans un récit polyphonique résolument féministe, le vécu de ces femmes de l'ombre qui, par leurs destinées hors du commun, ont laissé une trace dans l'histoire.

Gregory Monro est réalisateur de films, notamment de documentaires sur le cinéma et sur l'histoire des États-Unis. Il a entre autres réalisé *Calamity Jane, légende de l'Ouest* et *Jerry Lewis, clown rebelle*. Il a contribué à la nouvelle édition des *Lettres à sa fille* de Calamity Jane (Payot et Rivages, 2007). Il est également l'auteur de la biographie illustrée, *Calamity Jane – Mémoires de l'ouest* (Hoëbeke, 2010).

Pionnières

DANS LA MÊME COLLECTION

Florence Arthaud, *Cette nuit, la mer est noire*
Isabelle Autissier, *Chroniques au long cours*
Jean-Michel Barrault, *Moitessier, le long sillage d'un homme libre*
Hervé Beaumont, *Les Aventures d'Émile Guimet, un industriel voyageur*
Jean Béliveau, *L'Homme qui marche*
Mike Birch, *J'ai chevauché les océans*
Usain Bolt, *Plus rapide que l'éclair*
Marie-Claude Bomsel, *Mon histoire naturelle*
Yvan Bourgnon, *Conquérant des glaces*
Yvan Bourgnon, *Gladiateur des mers*
Ed Caesar, *Deux heures*
Antoine Chandellier, *Frison-Roche, une vie*
Philippe Croizon, *Plus fort la vie*
Géraldine Danon, *Le Continent inconnu*
Jean-Claude Dery, *Le premier chant du monde*
Catherine Destivelle, *Ascensions*
Ariane Dolfus, *Béjart*
Albert Falco, Yves Paccalet, *Capitaine de la Calypso*
Philippe Frey, *Passion désert*
Philippe Frey, *Peuples du désert*
Benjamin Lesage, *Sans un sou en poche*
Claude Lorius, *Mémoires sauvées des glaces*
Lisa Lovatt-Smith, *D'une vie à l'autre*
Philippe Martinez, *Capitaine solidaire*
Dan Mathews, *Super Engagé*
Pierre Mayol, Patrick Mouton, *Jacques Mayol, l'homme dauphin*
Carine McCandless, *Into the Wild L'histoire de mon frère*
Reinhold Messner, *Ma voie*
Patrick Mouratoglou, *Le Coach*
Guillaume Néry, *Profondeurs*
Rudolf Noureev, *Noureev*
Bernard Ollivier, *Marche et invente ta vie*
René Prêtre, *Et au centre bat le cœur*
Kamal Redouani, *Inside Daech*
José Sarica, *Zoothérapie*
Thierry Soufflard, *Insolents voyageurs*
Gauthier Toulemonde, *Robinson volontaire*

Gregory Monro

Pionnières

Héroïnes du Far West

ARTHAUD

Remerciements
à Béatrice Madeline

© Flammarion, Paris, 2018
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-9322-6

Héros d'un autre genre

« L'histoire de chaque pays commence dans le cœur d'un homme ou d'une femme¹. »

Willa Cather

Il est 15 heures, ce mercredi 26 octobre 1881, lorsque retentit une assourdissante rafale de tirs. Au beau milieu de la rue principale de la célèbre ville de Tombstone, Wyatt Earp, ses frères et Doc Holliday viennent d'ouvrir le feu sur le sanguinaire gang des McLaury. Les détonations, de plus en plus nourries, se font entendre pendant d'interminables minutes. Retranchés dans un saloon, tapis derrière leur cheval ou sous un tonneau, la plupart des habitants de cette petite ville de l'Ouest seront les témoins – au moins auditifs – de cette violente altercation qui passera à la postérité sous le nom de fusillade d'O.K. Corral.

1. Willa Cather, *O Pioneers*, 1913. Toutes les traductions du livre sont de l'auteur, sauf indication contraire.

Pionnières

À plusieurs centaines de kilomètres de là, à Coffeyville, au Kansas, le terrible gang des frères Dalton, armés jusqu'aux dents, s'apprête à commettre le plus gros braquage que l'Ouest ait jamais connu. En proie à quelques déboires financiers, Bill, Grat, Emmett, Dick et Bob ont prévu de dévaliser non pas une, mais deux banques, avant de se faire la belle. À 9 h 20 précises, ils donnent simultanément l'assaut sur la Banque fédérale nationale et la banque Condon, toutes deux situées en plein centre-ville. Ce qu'ils n'avaient pas prévu, en revanche, c'est que les coffres-forts se révéleraient inviolables. L'opération tournera rapidement au bain de sang.

À Deadwood, dans les Black Hills du Dakota du Sud, le célèbre Wild Bill Hickok rend son dernier souffle dans le Saloon n° 10, au beau milieu d'une partie de cartes qu'il mène cependant d'une main de maître. Pourtant, cet ancien shérif reconverti en as du poker a pour habitude, lorsqu'il joue contre des adversaires peu recommandables, de ne jamais tourner le dos à la porte de l'établissement. En cette douce matinée ensoleillée du 2 août 1876, il fait malheureusement exception à cette prudente règle. Jack McCall, un jeune voyou qu'il a humilié la veille au jeu, profite que Hickok ne le voie pas pour lui vider son barillet entre les omoplates. La fin tragique du héros du Far West laissera la ville éplorée.

Cette même année, au cœur des contrées sauvages du Montana, le général Custer et ses cent cinquante hommes, réputés pour être le meilleur

Héros d'un autre genre

régiment du pays, tombent dans une embuscade à Little Big Horn. Après une lutte acharnée contre les Indiens, dirigés par les grands chefs Sitting Bull et Crazy Horse, Custer et ses hommes essuient une défaite sans précédent.

Comment ce carnage, le plus sanglant de l'histoire des conflits amérindiens, a-t-il pu se produire ? Wyatt Earp et son comparse Doc Holliday tomberont-ils à leur tour sous les balles ? Le clan des Dalton parviendra-t-il à s'emparer de son butin ? Jack McCall sera-t-il arrêté et traduit en justice ? Quel avenir pour tous ces desperados de la conquête de l'Ouest ?

Si ces histoires sont passionnantes et leurs héros devenus légendaires, ce n'est pourtant pas eux qui suscitent notre curiosité aujourd'hui. Le Far West évoque dans l'imaginaire collectif la figure emblématique du cow-boy et des hors-la-loi, les guerres entre pionniers et Indiens, un monde hostile, violent et machiste. Éclipsées par cette suprématie masculine, les femmes ont cependant tenu un rôle majeur au cœur de cette conquête. Mères au foyer, fermières, prostituées, suffragettes... qu'elles aient suivi leurs pères, leurs maris dans l'aventure avec détermination ou au contraire contraintes et forcées, elles étaient présentes aux côtés des hommes, et parfois même seules, orphelines ou veuves, à partir à la découverte de ce monde nouveau. Certaines se perdront, d'autres sombreront dans la démence, d'autres, à force de conviction et de courage, finiront par tracer leur voie, affirmant leurs valeurs, leurs idéaux, leur vision du

Pionnières

monde. Elles s'imposeront, tout naturellement. Un combat féministe avant l'heure : beaucoup d'entre elles chercheront à gagner du pouvoir face aux hommes, à se façonner un destin à la mesure de leur tempérament et de cet immense pays qu'elles ont contribué à construire. Certaines laisseront une trace dans l'histoire, d'autres demeureront dans l'anonymat le plus total. Certaines emprunteront un chemin qui les mènera à la gloire, d'autres à la disgrâce. Ces femmes de l'ombre méritent que la lumière soit faite sur leurs destinées hors du commun.

Nous ne saurons donc jamais comment William Frederick Cody fut surnommé « Buffalo Bill », pourquoi Jeremiah Johnson dévorait cru le foie de ses victimes, ou encore si Jesse James vécut centenaire. Nous ne saurons pas davantage quelle était la véritable identité de Billy the Kid. Parce que nos héros sont des héroïnes.

Du rêve à la réalité

« J'étais possédée par un esprit d'aventure et un désir de découvrir ce qui était nouveau et étrange¹. »

Miriam Thompson Tuller

Nul ne pouvait présager des difficultés, des tragédies et des souffrances endurées par ces pionniers de l'Amérique du XIX^e siècle. Tout empreints de romantisme qu'étaient le mythe de la frontière et le rêve d'une vie trépidante, nourrie d'aventures hautes en couleur, ils se heurtaient bien vite à de multiples infortunes. Ironie de l'histoire, l'épopée du Far West a démarré avec le concours d'une femme : Sacagawea. Cette « guide » amérindienne, devenue célèbre, escorta en effet l'expédition pacifique de Lewis et Clark vers l'Ouest après la cession de l'immense territoire de Louisiane par Napoléon Bonaparte à Thomas Jefferson, en 1803.

1. Miriam Thompson Tuller, *Crossing the Plains in 1845*, 1895.

Pionnières

Pour les nouveaux propriétaires des lieux, l'objectif affiché de l'expédition était d'explorer et de cartographier les terres sacrées des peuples amérindiens ; en réalité, il s'agissait déjà des premiers pas de la ruée vers l'or. « L'excitation suscitée par l'or se répandit comme une traînée de poudre, jusqu'à notre cabane en rondins au milieu des pâturages. [...] Lorsque nous l'évoquions, cela paraissait si simple de se rendre en Californie, où la fortune viendrait à nous bien sûr », confiera Luzena Wilson dans ses mémoires¹, parus en 1937. Quelques lignes qui résument l'état d'esprit de toute une génération.

Dès les premières incursions dans le Grand Ouest américain, la rumeur que ces terres vierges regorgeaient de métal précieux s'est propagée, attirant des pionniers des quatre coins du globe. Les plus aventuriers n'hésitèrent pas alors à entreprendre la traversée du continent pour s'approprier de nouvelles terres. La conquête de l'Ouest se déployait dans une atmosphère mêlée d'espoir, de rêves de prospérité et un premier parfum de mondialisation.

En 1846, la Californie comptait environ huit mille habitants. En 1849, ce ne sont pas moins de cent quinze mille colons qui vivaient sur la côte ouest du pays. Rien que durant le printemps de cette même année, on dénombra l'arrivée de plus de

1. Correnah Wilson Wright, *Luzena Stanley Wilson '49er. Her Memoirs as Taken Down by her Daughter in 1881*, 1937.

vingt-cinq mille immigrants. Cette première vague, majeure dans l'histoire des grandes migrations américaines, sera suivie d'une seconde, au milieu des années 1870, lorsque d'importants gisements aurifères auront été découverts au cœur des montagnes du Dakota du Sud, du Colorado et du Montana.

Néanmoins, ce n'est pas l'attrait de l'or qui jeta les premiers pionniers sur les pistes de l'Ouest, mais la pauvreté et la misère. En 1837, une dépression économique plongea les États-Unis dans l'une des périodes les plus sombres de son histoire. Les banques firent faillite à la chaîne, les coffres se vidèrent. Fermiers, éleveurs, agriculteurs virent leur niveau de vie s'effondrer alors que flambait le prix des biens de première nécessité. Des centaines de milliers de personnes furent ruinées. Pour certaines, l'Ouest apparut comme la seule planche de salut. L'une d'elles raconte : « C'était une période de vaches maigres au niveau national, et étant financièrement touchés dans nos affaires proches de Clinton, Iowa, nous désirions partir pour le nouvel Eldorado afin de "récolter" suffisamment d'or pour revenir et rembourser les dettes¹. »

À cette époque, pour rejoindre cet Eldorado fantasmé, il n'existait qu'une seule solution, longue, onéreuse et périlleuse : entreprendre un voyage d'environ cinq mois, en convoi de chariots, à travers les États du Wyoming, du Montana, de l'Utah et de l'Oregon, d'où le nom de « piste de l'Oregon »

1. Catherine Haun, *A Woman's Trip across the Plains*, 1849.

donné à cette route mythique. Une route dangereuse, certes, mais aussi d'une époustouflante beauté qui frappera les imaginations. De nombreuses femmes confièrent, dans leurs journaux intimes ou dans les lettres envoyées à leur famille, le sentiment de liberté, de plénitude que ces paysages immenses leur procuraient. Dans son œuvre autobiographique *Pioneer Girl*, Laura Ingalls Wilder se livra à cette description : « L'énorme lac plat, lisse et d'un blanc immaculé, s'étendait à perte de vue jusqu'à se fondre avec le ciel gris. Les traces que laissaient les chariots allaient si loin que l'on ne pouvait voir jusqu'où ; elles disparaissaient au milieu de nulle part¹. »

Willa Cather décrira, elle, dans son roman *Mon Antonia* : « Il n'y avait rien que la terre. Pas la campagne, mais seulement la matière première dont la campagne est faite. [...] Il me semblait que le monde restait en arrière, que nous étions passés de l'autre côté, et avions quitté la juridiction humaine. [...] Pris entre cette terre et ce ciel, je me sentais comme effacé, gommé². »

D'autres trouvèrent dans tant de beauté une véritable nourriture spirituelle. « Dieu a dû penser que nous serions fatigués par une monotonie de paysages. La variété est le sel de la vie. J'ai remarqué

1. Laura Ingalls Wilder, *Pioneer Girl*, 2014.

2. Willa Cather, *Mon Antonia*, traduit de l'anglais par Robert Ruard, © 1993, Éditions Deuxtemps Tierce pour la traduction française, © 1995, 2014, Éditions Payot & Rivages pour l'édition de poche.

Du rêve à la réalité

tout au long du voyage que le paysage était en constante évolution, que quelque chose de nouveau et d'intéressant apparaissait tous les kilomètres. [...] Si je ne croyais pas en Dieu, je serais certainement convaincue de son existence après avoir vu son formidable travail, particulièrement après avoir traversé cette montagne. [...] Merveilleux est le terme, nous étions pleins d'admiration à mesure que nous contemplions la nature de Dieu¹. »

Au contact de cette nature belle et sauvage, certaines se découvrirent une vocation de naturaliste. « Les bisons se montrent fréquemment. Nous avons trouvé des tulipes sauvages, des primevères, des lupins, des fuchsias, des dauphinelles, et des alcées, et une belle fleur ressemblant à celle d'un hêtre, ainsi que toutes les variétés de nuances du rouge au vert. Je botanise et lis un peu, mais je cuisine davantage² », relate Tamsen Donner, le 16 juin 1846.

Loin de s'étendre sur la splendeur des paysages, une grande majorité de femmes de l'époque exprimèrent simplement dans leurs écrits personnels les angoisses et les préoccupations qu'elles ne s'autorisaient pas encore à formuler à haute voix : « À cette époque, la "fièvre de l'or" était contagieuse et,

1. Hanna Hansberry, octobre 1903, in Kenneth L. Holmes, *Covered Wagon Women: Diaries & Letters from the Western Trails, 1879-1903*, 2000.

2. Tamsen Donner, in Kenneth L. Holmes, *Covered Wagon Women: Diaries & Letters from the Western Trails, 1840-1849*, 1996.

vieux ou jeunes, peu échappaient à la maladie. Dans les rues, dans les champs, dans les ateliers et au coin du feu, la Californie dorée était l'objet de toutes les conversations. Qui s'y rendait ? Comment s'y préparer au mieux ? Quoi emporter, en termes de nourriture et de vêtements ? Qui s'occuperait des femmes et des enfants ? » s'interrogeait ainsi Catherine Haun dans son « Voyage d'une femme à travers les plaines¹ ».

C'est que le rêve de conquérir l'Ouest avait un prix : celui des sacrifices à accomplir. Avant d'entreprendre ce long voyage vers l'inconnu, il fallait abandonner la plupart de ses biens ou les vendre pour financer l'expédition. Ces préparatifs étaient généralement réservés aux femmes : à elles de faire le choix difficile de se séparer de tel ou tel objet, tel meuble, afin de ne pas surcharger les chariots. On devait se limiter au strict nécessaire, ne rien emporter de superflu. Ainsi, avant même de partir, chacun pouvait prendre conscience de ce qui était réellement indispensable à la survie d'une famille et de ce qui ne l'était plus. Paradoxalement, la tâche était plus compliquée lorsque la famille avait beaucoup de possessions. Il fallait alors se séparer de davantage de richesses. Oublié le confort d'un monde civilisé, bientôt les robes de coton, plus adaptées à la saleté et à la boue, remplaceraient les robes de soie.

« Des objets de luxe comme des fauteuils à bascule, des lavabos et des étagères d'angles étaient généralement jetés, et lorsque leurs propriétaires

1. Catherine Haun, *op. cit.*

Du rêve à la réalité

insistaient pour les emporter, ils étaient rapidement abandonnés sur le bord de la route puis récupérés par les Indiens, toujours désireux de s'approprier n'importe quel rebut¹. »

Certaines ne se résolvaient pas à tout perdre, et tentaient malgré tout d'emporter meubles ou objets. Mais c'était en vain : à un moment ou un autre du voyage, il fallait laisser ces biens superflus sur le bord de la route, pour alléger les chariots et soulager les bêtes fatiguées. C'est ainsi qu'il n'était pas rare de retrouver, en plein désert ou au détour d'une rivière, des ustensiles ménagers, des meubles, des outils... D'autres se débarrasseraient délibérément des biens pour éviter l'attaque des pillards. Louisiana Strentzel raconta longuement ces scènes surréalistes dans l'une de ses lettres :

« Des coffres et des malles de vêtements étaient jetés, des caisses de médicaments coûteux, des caisses d'outils de charpentier. Beaucoup larguaient leurs effets personnels dans la rivière afin d'empêcher les Indiens et les Mexicains de s'en emparer ; des outils en ferraille, des instruments chirurgicaux, des instruments d'horlogerie, des coffres de livres précieux, de la literie – certains les enterraient sous le sable, d'autres les déterraient aussitôt. [...] Des ustensiles de cuisine, des fourneaux, des vases de toutes sortes, des revolvers, de la poudre, du plomb, des tamis d'orpailleur, des pelles, des haches, différents types de chaînes, des sacs entiers de café, des barils de lard, du bacon et autres provisions ; des outils de forgeron ; des services de table ; en

1. *Ibid.*

Pionnières

somme, on ne pouvait nommer aucun objet qui n'ait été perdu sur cette route. Cependant, ceux qui avaient un bon attelage, en avançant lentement et en le gérant soigneusement, s'en tiraient sans trop de pertes¹. »

Une préoccupation plus importante encore était celle des vivres. Évaluer les quantités de provisions nécessaires à un périple de cinq mois – qui serait semé d'embûches – était loin d'être simple. Pour subvenir à une partie de leurs besoins en produits laitiers, les familles embarquaient souvent avec elles une ou deux vaches. Venait ensuite l'épicerie : haricots, café, farine, sel ou viande séchée faisaient partie des aliments prioritaires... Le « Guide pour les migrants de l'Oregon et de Californie », le seul publié à cette époque, recommandait aux pionniers de se munir d'importantes réserves. Pour assurer sa survie et celle de sa famille, il était donc conseillé de se procurer « 200 livres de farine, 150 livres de bacon, 10 livres de café, 20 livres de sucre, et 10 livres de sel ». Le pain constituait l'aliment principal, mais le riz et la semoule de maïs étaient également très consommés. Pour pouvoir être conservés, viandes, fruits et légumes étaient soit salés, soit séchés, et les pionniers prévoyaient en moyenne soixante-quinze livres de viande par personne. Cela ne suffisait pas toujours. Combien de familles ont dû, une fois leur stock épuisé, chasser ou se nourrir d'insectes et de plantes ?

1. Louisiana Strentzel, lettre du 10 octobre 1849, in Kenneth L. Holmes, *Covered Wagon Women: Diaries & Letters from the Western Trails, 1840-1849*, 1996.

Du rêve à la réalité

Le financement de l'expédition était encore une autre grande question à régler. Après avoir vendu leur maison, leurs terres et la majeure partie de leurs biens pour payer les frais du voyage, certaines familles ne possédaient presque plus rien à la veille du grand départ et n'avaient plus qu'à prier pour que leurs bêtes ne rendent pas leur dernier souffle en chemin. Elizabeth Stewart Warner, dans une lettre datant de 1857, raconte cette plongée dans la précarité : « Nous avons acheté notre bétail à divers prix, entre 65 dollars et 85 dollars, avons payé 40 cents par jour pour la maison la plus misérable dans laquelle des êtres humains pouvaient vivre, et avons dû voler, supplier au travers de la ville tout entière pour nous procurer de l'eau. Nous avons dû payer 10 cents par jour pour avoir l'autorisation de mettre notre bétail dans un jardin, et devions les y conduire sur plus d'un kilomètre avec de la boue jusqu'aux genoux¹. »

Une bonne semaine était nécessaire à l'organisation des convois proprement dits. Les plus modestes se composaient d'une cinquantaine de chariots, transportant au total une centaine de personnes. Mais sur la seule année 1846, on a dénombré pas moins de sept mille chariots au départ de Saint Joseph, dans le Missouri, début de la piste de l'Oregon.

Une fois les ultimes préparatifs terminés, l'excitation du départ était ternie par l'étape la plus redoutée : l'adieu à la famille, aux amis, à la civili-

1. Elizabeth Stewart Warner, lettre de 1857, in Lillian Schlissel, *Women's Diaries of the Westward Journey*, 2004.

sation. Que de douleurs pour ces femmes qui laissaient tout derrière elles. « Notre convoi se compose de cinquante chariots. Ces dernières heures ont consisté à dire adieu à de vieux amis. Cette séparation avec les proches et les amis a brisé le cœur de ma mère. Se séparer de tous ces liens, pour quelle raison ? Pour une bonne santé peut-être. Mon père part en quête de bonne santé, pas d'or¹ », relate la toute jeune Sallie Hester, le 20 mars 1849.

Ces derniers moments passés sur leur terre natale avaient déjà un parfum de nostalgie. Chacune se posait les mêmes questions : reviendront-elles un jour, reverront-elles leurs amis, continueront-elles à penser à eux ? Hanna Hansberry évoque ce déchirement : « C'est après un triste adieu que je suis sortie de chez moi. Un foyer plus merveilleux, dans ce coin de paradis, qu'aucun autre foyer dans lequel je m'attends de nouveau à vivre. Les fleurs, l'herbe verte (aussi verte l'été que l'hiver) et les arbres, tout cela était le plus difficile à quitter. Et je me suis demandé ce qu'était chez moi. L'amour, répondit mon cœur ; et j'ai emporté cet amour avec moi. Notre famille sera une fois encore réunie et je serai de nouveau heureuse. Après un triste adieu à nos amis, nous nous sommes mis en route bien équipés pour le voyage². »

1. Sallie Hester, *The Diary of a Pioneer Girl, The Adventures of Sallie Hester, aged twelve, in a Trip Overland in 1849*, The Argonaut, septembre 1925.

2. Hanna Hansberry, octobre 1905, in Kenneth L. Holmes, *Covered Wagon Women: Diaries & Letters from the Western Trails, 1879-1903*, 2000.

Table

Héros d'un autre genre	7
Du rêve à la réalité	11
Squaws	43
L'enfer rose	63
Indomptables colombes.....	81
La petite maison isolée dans la prairie	87
Faites vos jeux	105
Rien ne va plus.....	111
Vice versa	119
Desperadas.....	133
Les voies de l'Ouest.....	147
Mary Diligence	167
L'Ouest lointain	171
L'Ouest proche.....	179

N° d'édition : L.01EBNN000469.N001
Dépôt légal : mai 2018
Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)